

Charles-Henri Filippi Parrain & Président du jury 2021

L'art semble avoir accompagné toute votre vie ?

J'ai bizarrement démarré dans les ventes aux enchères, où mon père m'emmenait. J'ai développé de ce fait un côté obsessionnel d'accumulation d'œuvres d'art avec l'art plastique comme point de départ. J'ai commencé avec des abstraits français abordables des années 1950, Atlan, Dmitrienko, Bryen, etc. Ensuite, j'ai fait la connaissance d'Yvon Lambert, le grand marchand qui a importé l'art conceptuel et l'art minimal des États-Unis et qui m'a fait connaître beaucoup de choses. Il n'y avait pas de foires mais le samedi était consacré à faire la tournée des galeries (Lambert, Anne de Villepoix, Hussenot, etc.). J'ai fait mes premiers pas dans la photo plasticienne dans les années 1980 aussi.

Puis, cela s'est déplacé vers le terrain professionnel au CCF (Crédit Commercial de France), qui soutenait déjà les artistes de la photo quand j'en suis devenu dirigeant. On a transformé cela en fondation CCF puis HSBC. Cela m'a beaucoup plu, c'était très intéressant parce qu'on s'était entouré de personnalités très éclairantes du monde de l'art et de la culture, parce que c'était utile aux jeunes artistes et parce qu'il y avait aussi une dimension entreprise : on exposait les œuvres dans les agences et on faisait mieux connaître l'Art à nos collaborateurs. Puis, on a créé une

fondation éducation-culture. J'ai par ailleurs été associé à divers projets musicaux et lyriques en Corse et à l'Opéra Comique. Au total, j'ai pas mal baigné dans tout cela sans être jamais spécialiste, mais en amateur éclairé.

Pourquoi l'art contemporain plutôt que l'art classique ?

J'adore aller dans les musées, voir la Renaissance italienne, les grands peintres allemands, j'adore aller au Prado. On ne peut pas se projeter dans l'art contemporain si on ne le replace pas dans son rapport à l'histoire, à la société, à l'évolution de la création esthétique. L'art, c'est beaucoup de choses : une évolution intellectuelle, une place dans l'histoire. Le pop américain et le pop anglais sont le reflet de la transformation de la société d'après-guerre. C'est très difficile de détacher l'art de son contexte et de ses prédécesseurs.

Collectionneur ?

Oui, mais d'une collection dont la cohérence n'est pas évidente !

Par moments, il y a un peu d'unité : lorsque je m'installe en Angleterre en 2001, je me passionne pour le pop anglais, qui a débuté sur place puis a vite changé d'échelle en passant aux États-Unis. C'est un art complètement lié à l'émergence de la jeunesse et de la classe moyenne anglaises où se mêlent la musique et l'art plastique. J'ai aussi parcouru des thèmes comme le minimal, des supports comme la

photo, ou des géographies comme l'Afrique dont j'ai commencé à collectionner la création contemporaine il y a dix ans. J'y ai cherché du renouveau en dehors du grand marché et de ses prix devenus considérables. On se dit tout d'un coup qu'il se passe quelque chose de très dynamique en Afrique, il y a des artistes qui deviennent de plus en plus professionnels, qui apportent une esthétique à la fois plongée dans des racines différentes et transformée par la confrontation au monde. J'ai quelques pièces qui ont leur importance et ça me plairait qu'elles soient données à un musée, mais ma collection n'est que celle d'un amateur un peu vibronnant. Je ne suis pas au niveau des gens qui font des collections extraordinaires méritant d'être exposées en tant que telles.

Il y a aussi un thème sur les artistes femmes ?

Je n'ai jamais collectionné par genre. Mais avec mon ami Teddy Tibi, nous avons une petite revue d'art, *Art Absolument*, qui possède un espace d'exposition. Nous y avons montré un bout de ma collection et l'idée m'est venue d'exposer des femmes qui montrent des femmes. J'ai été obligé de me poser la question : pourquoi est-ce une femme qui fait ça ? Louise Lawler et Nan Goldin n'ont pas la même approche. J'ai découvert la gradation, du subtil au violent, des messages des artistes femmes : de la féminité au féminisme, et du féminisme à la radicalité.

Imaginons que toute la collection brûle dans un incendie et qu'il ne reste que trois ou quatre œuvres intactes : lesquelles aimeriez-vous sauver ?

La première qui me vient à l'esprit est le tableau de l'artiste pop anglaise Pauline Boty, *Monica Vitti with heart*. Une artiste exceptionnelle morte à 28 ans, oubliée, puis redécouverte récemment. La deuxième est un dessin de femme, tardif, de Matisse, dont je ne me séparerai jamais. Je choiserais enfin une artiste du Zimbabwe, Kudzanai-Violet Hwami. Je m'aperçois que ce sont toutes des images de femmes. J'ajouterai donc le tableau avec lequel je vis le plus, un grand Blanc de Hantaï.

Vous avez aussi développé un prix d'art brut ?

Avec la revue *Art Absolument*, nous avons voulu honorer l'art dans sa dimension la plus proche de l'humanité et de ses souffrances. L'art brut (ou Outsider Art) est créé par des personnes qui sont marginales dans la société ou qui sont malades, souvent en long séjour dans des hôpitaux, où l'art brut est d'ailleurs né historiquement. C'est devenu une catégorie d'art aux États-Unis. L'*Outsider Art Fair* de New York s'étant déplacée à Paris, on a choisi de s'y associer en délivrant un prix à cette occasion.

Cette année, vous parrainez le Prix Jean-François Prat.

C'est un moment extrêmement difficile pour les jeunes artistes. Le marché achète des artistes consacrés. Ce qui était émergent a été freiné ou arrêté et il est donc essentiel d'aider les jeunes ou nouveaux créateurs à se relancer. Les artistes ont encore plus besoin d'être aidés qu'avant.

Haut fonctionnaire puis collaborateur de ministres, Charles-Henri Filippi exerce le métier de banquier depuis trente ans. Il s'intéresse jeune à l'art contemporain et construit une collection éclectique. Son intérêt pour l'interaction culturelle l'a amené à développer la Fondation HSBC pour la Photographie, la Fondation HSBC pour l'Éducation par la Culture, à présider la Fondation pour l'Opéra Comique et le cercle des mécènes du Collège de France. Très attaché à la Corse, il soutient les *Soirées Lyriques* menées par Antoine Manceau. Il est un partenaire actif de la revue *Art Absolument*. Il a publié plusieurs essais sur la crise financière, *L'Argent sans Maître* (2009) et *Sept Pêchés du capital* (2012).

It seems as if art has always been part of your life.

Curiously, at the beginning, I have started by going at auctions where my father loved to go. Thus, I myself developed an obsessive side by accumulating artworks, and in particular works of visual art as a starting point. I started with affordable French abstract artists of the 1950s – Atlan, Dimitrienko, Bryen, etc.. Later on, I got to know Yvon Lambert, who was the big dealer who imported conceptual and minimal art from the United States and taught me a lot. There were no art fairs but Saturdays were spent going round galleries (Lambert, Anne de Villepoix, Hussenot, etc.). I also made my first forays into artist's photography in the 1980s.

Then this all took a professional turn at the CCF (Crédit Commercial de France, which was already supporting young artists working in photography when I became director. We transformed that into the CCF Foundation, then the HSBC. I really liked that, it was very interesting because we set up a committee of very helpful bright art professionals, and because it was useful for the young artists supported. There was a corporate aspect: we exhibited the works in our agencies to foster art knowledge and access to our associates. Then we created an educational and cultural foundation. I also supported various lyrical and musical projects, in Corsica and at the Opéra Comique. I was quite involved in all that though I was never a specialist, more an enlightened amateur.

Why contemporary art rather than pre-modern art?

I love going to museums to see the Italian Renaissance, the great German painters. I love going to the Prado. You can't project yourself into contemporary art if you are not fascinated by art and if you don't contextualize its relation to history, to society, to the development of aesthetic creation. Art is a lot of things: an intellectual development, a place in history. American Pop and English Pop are the mirror of changes in post-war society. It's very difficult to separate art from its context and its predecessors.

What about collecting?

Yes but my collection is wide and not easily cohesive. From time to time there are moments of coherence. When I moved to England, in 2001, I became passionate about English Pop. A local phenomenon that changed scale very fast when it went over to the United States. This Pop art was truly related to the rise of an English middle class youth for whom music and visual arts became part of the same thing. Otherwise, I have been interested in themes like Minimalism, medias like photography, or places like Africa. Ten years ago, I have started to focus my interest on the African contemporary scene. First of all because I have looked for new things, outside of market, big names and crazy big prices. Suddenly it strikes you that there is something happening in Africa, there are artists who are

becoming increasingly professional, who are contributing an aesthetic both related to their roots but also transformed by the relation to the rest of the world. I have one or two pieces that are important and I would like it if they were given to a museum, but my collection is the collection of a sparkling art lover. I am a long way from those people who build up extraordinary collections.

Isn't there also the theme of women artists?

I have never collected by gender. However, with my friend Teddy Tibi, we have a little art magazine, *Art Absolument*, and also an exhibition space. We showed a little bit of my collection and I had the idea of showing women who show women. I had to ask myself the question: why is it a woman who does that? Louise Lawler and Nan Goldin don't have the same approach. I discovered some very different angles that are taken by women: from subtle to violent, from femininity to feminism, from feminism to radical activism.

Imagine that the whole collection was burnt in a fire, and only three or four works were left intact: which ones would you like to save?

The first that comes to mind is the painting by an English Pop artist, Pauline Boty, *Monica Vitti with heart*. An exceptional artist who died at the age of 28 years, forgotten then recently rediscovered. The second is a drawing of a woman by Matisse, that I would never let go. The other one is an Anglo-South African, Kudzanai-Violet Hwami. All three are women,

by the way. Thus, I would like to add a large scale *Blanc* by Hantai, measuring 250 x 250 cm. The painting I live with the most.

You have created a prize for art brut, I believe.

With the magazine *Art Absolument* we wanted to highlight art, the society and the humanity of suffering people.

Art brut (or Outsider Art) was created by persons who are marginal in society or who are sick, often in hospitals that are the historical birthplace of art brut. It has become a category of art in the United States. When the *Outsider Art Fair* moved from New York to Paris, we have decided to partner this project by awarding the prize there.

This year you are sponsoring the Prix Jean-François Prat.

This is an extremely difficult moment for young artists. The market buys confirmed artists. What was emerging slowed or has been stopped and it is vital to help young artists to start up again. Artists need help even more than before.

Civil servant, then assistant to government secretaries, Charles-Henri Filippi has worked as a banker for thirty years. He became interested in contemporary art at a young age and built an eclectic collection. His interest in cultural interaction led him to develop the HSBC Foundation for Photography, the HSBC Foundation for Cultural Education, to chair the Fondation pour l'Opéra Comique and the Cercle des mécènes of the Collège de France. Very attached to Corsica, he supports the *Soirées Lyriques* led by Antoine Manceau. He is an active partner of the magazine *Art Absolument*. He has published several essays on the financial crisis, *Money Without a Master* (2009) and *The Seven Sins of Capital* (2012)